



MICHEL DAVID

Auteur des best-sellers *La Poussière du temps* et *Chère Laurette*

Un bonheur si fragile

2. Le drame

Hurtubise

Extrait de la publication

DU MÊME AUTEUR

Saga LE PETIT MONDE DE SAINT-ANSELME :

Tome I, *Le petit monde de Saint-Anselme, chronique des années 30*, roman, Montréal, Guérin, 2003.

Tome II, *L'enracinement, chronique des années 50*, roman, Montréal, Guérin, 2004.

Tome III, *Le temps des épreuves, chronique des années 80*, roman, Montréal, Guérin, 2005.

Tome IV, *Les héritiers, chronique de l'an 2000*, roman, Montréal, Guérin, 2006.

Saga LA POUSSIÈRE DU TEMPS :

Tome I, *Rue de la Glacière, roman*, Montréal, Hurtubise HMH, 2005, format compact, 2008.

Tome II, *Rue Notre-Dame*, roman, Montréal, Hurtubise HMH, 2005, format compact, 2008.

Tome III, *Sur le boulevard*, roman, Montréal, Hurtubise HMH, 2006, format compact, 2008.

Tome IV, *Au bout de la route*, roman, Montréal, Hurtubise HMH, 2006, format compact, 2008.

Saga À L'OMBRE DU CLOCHER :

Tome I, *Les années folles*, roman, Montréal, Hurtubise HMH, 2006, format compact, 2010.

Tome II, *Le fils de Gabrielle*, roman, Montréal, Hurtubise HMH, 2007, format compact, 2010.

Tome III, *Les amours interdites*, roman, Montréal, Hurtubise HMH, 2007, format compact, 2010.

Tome IV, *Au rythme des saisons*, roman, Montréal, Hurtubise HMH, 2008, format compact, 2010.

Saga CHÈRE LAURETTE :

Tome I, *Des rêves plein la tête*, roman, Montréal, Hurtubise HMH, 2008.

Tome II, *À l'écoute du temps*, roman, Montréal, Hurtubise HMH, 2008.

Tome III, *Le retour*, roman, Montréal, Hurtubise HMH, 2009.

Tome IV, *La fuite du temps*, roman, Montréal, Éditions Hurtubise, 2009.

Saga UN BONHEUR SI FRAGILE :

Tome I, *L'engagement*, roman, Montréal, Éditions Hurtubise, 2009.

Michel David

Un bonheur si fragile

tome 2

Le drame

Roman historique

Hurtubise

Extrait de la publication

Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec et Bibliothèque et Archives Canada

David, Michel, 1944-

Un bonheur si fragile : roman historique

L'ouvrage complet comprendra 4 v.

Sommaire : t. 1. L'engagement – t. 2. Le drame.

ISBN 978-2-89647-209-3 (v. 1)

ISBN 978-2-89647-260-4 (v. 2)

I. Titre. II. Titre: L'engagement. III. Titre: Le drame.

PS8557.A797B66 2009

C843'.6

C2009-941606-9

PS9557.A797B66 2009

Les Éditions Hurtubise bénéficient du soutien financier des institutions suivantes pour leurs activités d'édition :

- Conseil des Arts du Canada ;
- Gouvernement du Canada par l'entremise du Programme d'aide au développement de l'industrie de l'édition (PADIÉ) ;
- Société de développement des entreprises culturelles du Québec (SODEC) ;
- Gouvernement du Québec par l'entremise du programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres.

Conception graphique de la page couverture : René St-Amand

Illustration de la couverture : Jean-Louis Tripp et Régis Loisel

Couleurs : François Lapierre

Maquette intérieure et mise en page : Andr ea Joseph [pageexpress@videotron.ca]

Copyright   2010,  ditions Hurtubise inc.

ISBN 978-2-89647-260-4

Dépôt légal : 1^{er} trimestre 2010

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque et Archives du Canada

Diffusion-distribution au Canada :

Distribution HMH

1815, avenue De Lorimier

Montréal (Québec) H2K 3W6

Téléphone : 514 523-1523

Télécopieur : 514 523-9969

www.distributionhmh.com

Diffusion-distribution en Europe :

Librairie du Québec/DNM

30, rue Gay-Lussac

75005 Paris FRANCE

www.librairieduquebec.fr



La Loi sur le droit d'auteur interdit la reproduction des œuvres sans autorisation des titulaires de droits. Or, la photocopie non autorisée – le « photocopillage » – s'est généralisée, provoquant une baisse des achats de livres, au point que la possibilité même pour les auteurs de créer des œuvres nouvelles et de les faire éditer par des professionnels est menacée. Nous rappelons donc que toute reproduction, partielle ou totale, par quelque procédé que ce soit, du présent ouvrage est interdite sans l'autorisation écrite de l' diteur.

Imprimé au Canada

www.editionshurtubise.com

*L'espoir est sur mon cœur
Comme un oiseau blessé
Je le tuerai demain...*

L'Espoir, Georgette Lacroix

Les principaux personnages

La famille Joyal

Napoléon : cultivateur, âgé de 51 ans

Lucienne : épouse de Napoléon, âgée de 49 ans et mère d'Anatole (28 ans), Blanche (26 ans), Bastien (24 ans), Germaine (23 ans), Corinne (19 ans) et Simon (16 ans)

La famille Boisvert

Gonzague : cultivateur veuf, âgé de 61 ans

Henri : l'aîné de la famille, âgé de 37 ans

Annette : épouse d'Henri, âgée de 36 ans et mère de deux enfants

Juliette Marcil : fille de Gonzague, âgée de 34 ans et veuve sans enfant

Aimé : fils de Gonzague, âgé de 31 ans

Raymond : fils de Gonzague, âgé de 29 ans

Laurent : fils de Gonzague, âgé de 22 ans

Wilfrid Boucher : grand-père maternel, beau-père de Gonzague

Le village de Saint-Paul-des-Prés

Le presbytère

Rose Bellavance : servante
Charles Bilodeau : curé de la paroisse
Pierre-Paul Langevin : vieux bedeau
Géraldine Lemieux : servante du curé
Jérôme Nadon : vicaire
Camil Racicot : cultivateur, président du conseil
de la fabrique
Paul-André Rajotte : cultivateur, membre du conseil
de la fabrique

Le village

Alexina et Alcide Duquette : propriétaires du magasin
général
Honorine Gariépy : présidente des dames de Sainte-Anne
et mère de Catherine
Baptiste Melançon : forgeron
Aristide Ménard : notaire
Gustave Parenteau : avocat
Adrien Précourt : médecin
Mance Proulx : institutrice
Ange-Albert Vigneault : boucher

Le rang Saint-Joseph

Amanda Brisebois : voisine de Corinne et Laurent
Maurice Courchesne : voisin de Corinne et Laurent,
père d'une famille nombreuse de la paroisse
Jocelyn Jutras : voisin de Corinne et Laurent
Marie-Claire et Conrad Rocheleau : voisins de Corinne
et Laurent
Rosaire Gagné : orphelin en pension chez Corinne
et Laurent
Bertrand Gagnon : maire

Autres

Bernard Provencher : entrepreneur
Germain Leroux et Armand Rochette : agents de la Police
provinciale

Chapitre 1

La crise

Le boghei tourna dans la cour de la ferme du rang de la rivière et son jeune conducteur poursuivit son chemin jusqu'à l'écurie. Bastien Joyal descendit de voiture et entreprit de dételer sa bête avant de la faire pénétrer dans l'enclos où un autre cheval broutait paisiblement.

En ce début de la deuxième semaine de mai, on se serait cru au cœur de l'été tant la chaleur était accablante. Pas un souffle de vent pour venir rafraîchir l'air. Les arbres portaient déjà leur feuillage estival et tous les champs environnants exhibaient un vert soutenu des plus agréables à l'œil des cultivateurs de la région.

Lucienne, penchée au-dessus de l'une de ses plates-bandes, se redressa péniblement et s'essuya les mains sur son tablier. La mère de famille de quarante-neuf ans avait un visage rond et possédait un tour de taille assez imposant. Ses cheveux poivre et sel coiffés en un strict chignon étaient dissimulés sous un large chapeau de paille. Sa robe grise dotée de manches longues et soigneusement boutonnée près du cou accentuait son air sévère. En massant ses reins endoloris, elle attendit que son fils vienne à sa rencontre.

— Puis, comment va ta sœur ? demanda-t-elle au jeune homme aux larges épaules.

— Elle a l'air pas mal, m'man.

— Et Laurent ?

— Lui, je l'ai pas vu, répondit Bastien en tirant sa blague à tabac de l'une de ses poches.

— Où est-ce qu'il était ?

Le jeune homme de vingt-quatre ans aux yeux noisette prit subitement un air embarrassé avant d'avouer à sa mère :

— Corinne m'a dit qu'il était pas encore revenu du chantier.

— Ben voyons donc ! s'exclama Lucienne Joyal. Pas revenu du chantier la deuxième semaine de mai ! C'est une farce, j'espère ? Ça fait presque trois semaines que ton frère et toi, vous êtes revenus...

— C'est pas une farce pantoute, m'man.

— Ça a pas d'allure, une affaire comme ça. Pour moi, il a eu un accident... Il est peut-être mort...

— Pas d'après ce que Corinne m'a raconté, finit par dire le jeune homme. Il paraît qu'un gars qui était au chantier avec lui l'hiver passé est venu pour le voir il y a deux semaines. Il a dit à Corinne que Laurent avait lâché le chantier à la fin de février avec un autre bûcheron.

— Ah ben ! J'aurai tout entendu. Il a lâché il y a deux mois et demi et il est pas encore arrivé ! Où est-ce qu'il est encore allé courir, lui, pendant que sa femme attend un petit ?

Sur ces mots, Lucienne Joyal, hors d'elle, planta là son fils et rentra dans la maison en laissant claquer derrière elle la porte moustiquaire. Au moment où elle pénétrait dans sa cuisine d'été, son mari poussa la porte communiquant avec la remise voisine.

— Que je le savais donc ! Que je le savais donc ! s'écria-t-elle en le voyant.

— Bon, encore un drame ! fit Napoléon, un petit homme de cinquante et un ans à l'air débonnaire, en passant une main sur sa tête où il ne restait qu'une mince couronne de cheveux gris.

— Oui, c'est un drame! fit sa femme avec force. On n'aurait jamais dû laisser ce mariage-là se faire.

— De quoi tu parles, torrieu? demanda son mari en se dirigeant vers le comptoir dans l'intention de se servir un verre d'eau.

— Je parle du mariage de Corinne. Je le savais que ce grand maudit sans-cœur-là était pas fiable pour deux cennes.

— Qu'est-ce qu'il a encore fait? demanda Napoléon, excédé.

— Il a rien fait, justement. Pendant que sa femme approche de sa date, lui, il court les chemins. Bastien vient d'arriver de Saint-Paul pour aller inviter sa sœur à ses fiançailles la semaine prochaine. Tu me croiras si tu veux, mais ton gendre est pas encore revenu du chantier.

— Hein!

— Je te le dis! En plus, il paraît qu'il a *jumpé* à la fin de février. Où est-ce qu'il est encore passé, ce grand maudit fanal? Veux-tu bien me le dire, toi?

— Chez son père, ils doivent le savoir, suggéra Napoléon d'une voix hésitante.

— Tu sais bien que s'ils l'avaient su, ils seraient allés avertir Corinne. Ça a beau être une belle bande d'airs bêtes, quelqu'un de la famille serait allé le dire à Corinne. Elle doit être heureuse encore, notre fille! Elle a presque neuf mois faits et elle est poignée toute seule avec le grand-père et un petit gars de douze ans en plein dans le temps où il y a le plus à faire sur une terre. Pendant ce temps-là, son grand flanc mou se promène quelque part, on sait pas où, et il doit gaspiller dans les hôtels le peu d'argent qu'il a gagné cet hiver.

— On le sait pas, dit Napoléon. Là, tu parles sans savoir.

— Comment ça, on le sait pas, bondance! s'emporta Lucienne, le visage rouge de fureur. Où est-ce que tu veux

qu'il soit passé, cet insignifiant-là ? Il est tout de même pas à genoux dans une église en train de faire ses dévotions depuis deux mois et demi... Lui, quand je vais lui voir la face, il va avoir affaire à moi, je t'en passe un papier. S'il a pas de plomb dans la tête, je vais lui en mettre, moi ! promit-elle, les dents serrées.

Cette sortie de sa femme sembla avoir semé l'inquiétude chez Napoléon Joyal qui s'attarda dans la cuisine, incapable de prendre la décision d'aller rejoindre ses fils Anatole et Simon, avec qui il travaillait à remplacer les planches pourries de l'un des murs de l'étable.

— Il va falloir faire quelque chose pour Corinne, finit-il par dire d'une voix incertaine.

— Oui, et ça presse, fit Lucienne sur un ton déterminé. Si tu peux te passer de Bastien ou d'Anatole une couple de jours, on pourrait l'envoyer lui donner un coup de main à Saint-Paul. C'est le temps de vérifier les clôtures pour pouvoir sortir les bêtes et il va falloir ramasser les pierres dans ses champs. C'est pas de l'ouvrage à faire pour une femme en famille ou pour un vieux qui a passé quatre-vingts ans. Rosaire peut aider, mais il a pas l'âge pour faire ça tout seul.

— Je vais demander à Bastien d'y aller demain, décida Napoléon avant de pousser la porte moustiquaire pour sortir.

Demeurée seule dans la pièce, Lucienne se dirigea vers le garde-manger d'où elle revint avec un plat rempli de pommes de terre. L'air préoccupé, la mère de famille s'assit à table et se mit à les éplucher.

— Seigneur, que les enfants nous en font voir de toutes les couleurs ! dit-elle à mi-voix.

Les sujets de préoccupation ne manquaient pas en ce mois de mai 1902. Blanche, sa fille aînée, avait perdu son petit Germain au mois de décembre précédent et n'avait pas encore surmonté son deuil, malgré l'aide d'Amédée.

Lucienne priaït tous les jours pour que les soins exigés par ses deux autres enfants la tirent de sa dépression.

Par ailleurs, Anatole et Bastien avaient décidé de faire une fin, comme elle disait. À vingt-huit et vingt-quatre ans, c'était normal qu'ils se marient. Ils allaient épouser tous les deux des filles de la paroisse durant l'été. Bastien ne la préoccupait pas trop avec sa Rosalie. Ils formaient un bon couple et le père Cadieux était tout à fait heureux d'accueillir son gendre chez lui. Il n'avait pas de fils et Bastien allait l'aider sur sa terre de Saint-François-du-Lac.

Par contre, la Thérèse Rochon l'inquiétait passablement. Cette grande fille peu aimable allait venir vivre chez elle au début du mois de septembre. Son cœur de mère lui disait que son Anatole se faisait forcer la main pour épouser cette jeune femme sans grâce qui craignait par-dessus tout de coiffer sainte Catherine.

Germaine, institutrice à Saint-Bonaventure, ne lui causait pas de souci. Pourtant elle aurait aimé la voir fréquentée par un garçon sérieux de la paroisse. Mais la jeune fille de vingt-trois ans aimait sa profession et ne semblait pas envier ses deux sœurs mariées.

Enfin, Simon, le cadet de la famille, ne représentait pas un bien gros problème. C'était un adolescent qui « tirait parfois un peu trop sur les cordes », comme elle disait, mais il était facile de le remettre à sa place et de le faire marcher droit.

Il restait Corinne. À cette évocation, des rides d'inquiétude apparurent sur le front de la mère de famille. Sa fille de dix-neuf ans la préoccupait d'autant plus qu'elle vivait loin des siens et qu'elle ne pouvait lui venir en aide comme elle l'aurait désiré.

— Ce mariage-là aurait jamais dû se faire ! répéta-t-elle à haute voix. J'aurais donc dû mettre le holà quand il en a été question !

Ils avaient donné leur cadette à Laurent Boisvert dix mois auparavant et elle le regrettait amèrement. Sa Corinne attendait un enfant d'un bien drôle de numéro, un garçon en qui elle n'avait jamais eu grande confiance. Le pire était qu'elle vivait à dix milles de Saint-François-du-Lac, au fond du rang Saint-Joseph, à Saint-Paul-des-Prés. Si encore la jeune femme avait pu compter sur l'aide de sa belle-famille. Mais non ! Les Boisvert avaient l'air d'une bande de sans-cœur incapables de générosité les uns envers les autres. Puis voilà que Bastien venait de lui apprendre que sa fille, parvenue presque au terme de sa grossesse, attendait encore son mari parti du chantier depuis deux mois et demi.

— Où est-ce qu'il est encore allé courir, ce maudit agrès-là ? jura-t-elle à mi-voix.

Si Corinne avait été seule chez elle, Lucienne n'aurait fait ni une ni deux. Elle aurait ordonné à son mari d'aller la chercher avec armes et bagages pour la ramener à la maison de manière à pouvoir lui venir en aide lorsque l'heure de sa délivrance serait venue. Mais là, c'était impossible. Elle avait recueilli grand-père Boucher et le jeune Rosaire chez elle...

Quand arriva l'heure du souper, la mère de famille dressa le couvert sur la table de la cuisine d'été dans laquelle elle avait emménagé quelques jours plus tôt. Elle attendit patiemment de voir sortir ses trois fils et son mari de l'étable avant de déposer sur la table une soupière remplie d'une bonne soupe aux légumes.

— Oubliez pas de laisser vos bottes dehors, cria-t-elle aux hommes lorsqu'elle les entendit monter sur la galerie.

Napoléon, Anatole, Bastien et Simon pénétrèrent dans la pièce, se lavèrent les mains et allèrent prendre place à table. Le père de famille récita le bénédicité. Pendant que Lucienne découpait d'épaisses tranches de pain dans une

miche cuite par ses soins la veille, chacun se servit un bol de soupe. On mangea en silence durant quelques minutes.

— T'as parlé à Bastien ? demanda la maîtresse de maison à son mari.

— Oui, c'est correct, m'man, répondit le jeune homme à la place de son père. Je vais partir après le train, demain matin.

— Je peux même me passer aussi de Simon pendant une couple de jours, dit Napoléon. On est assez avancés dans notre besogne. Je peux me débrouiller avec Anatole.

— Moi, ça a tout l'air que personne me demande mon avis, laissa tomber Simon. Je suis juste un coton, moi ! ajouta l'adolescent, l'air boudeur.

— C'est en plein ça, répliqua sa mère, l'air sévère. Tu fais ce qu'on te dit de faire et t'as rien à dire.

Napoléon fit signe à son fils de ne pas s'entêter.

— Je vais faire un peu à manger à soir, reprit Lucienne. Vous en apporterez à votre sœur demain... Ça empêche pas, Napoléon, qu'il va falloir que tu parles à ton gendre, reprit-elle après un instant de silence.

— Ben oui, ben oui, fit son mari, agacé. Mais pour lui parler, il va d'abord falloir qu'il revienne.

— Si vous le voulez, je peux ben lui parler, moi, proposa Bastien.

— Toi, mêle-toi pas de ça, lui dit sèchement sa mère.

Simon, assis à ses côtés, eut un gloussement qui lui attira un regard furieux de sa mère.



Cet après-midi-là, après le départ de Bastien, Corinne s'en était voulu d'avoir révélé à son frère le fait que son mari n'était pas encore rentré du chantier. Mais comment le lui cacher ? Comment lui expliquer autrement l'absence étonnante de Laurent ? C'était maintenant certain que ses

parents allaient s'inquiéter pour elle et pour le bébé qu'elle portait.

Corinne se regarda un bref moment dans le miroir fixé au mur, au-dessus de sa table de toilette, dans sa chambre à coucher. La petite femme blonde aux yeux couleur myosotis avait les traits tirés et des cernes sous les yeux. Quand elle se déplaça pour ranger des vêtements fraîchement repassés, elle avait la démarche un peu pataude d'une future mère qui approche de sa libération.

Après avoir terminé son rangement dans les tiroirs, la jeune femme s'empara de son vieux chapeau de paille et sortit de la maison. Elle aurait préféré demeurer à l'ombre en cette chaude journée de printemps, mais il fallait qu'elle s'occupe de son jardin. Il n'y avait plus de temps à perdre. Même si elle avait dépassé le huitième mois de sa grossesse, il n'était pas question qu'elle revive ce qu'elle venait de vivre, soit une année sans légumes de son jardin parce qu'elle s'était mariée trop tard dans la saison. Depuis plusieurs semaines, elle avait accordé un soin maniaque à ses serres chaudes et il était largement temps de les transférer dans le potager.

La veille, Rosaire avait transporté plusieurs brouettées de fumier dans le jardin, à son retour de l'école, après que grand-père Boucher eut labouré. L'orphelin, qu'elle avait « emprunté » à son beau-père l'automne précédent, se révélait une véritable bénédiction. Même s'il n'avait que douze ans, il trouvait mille façons de se rendre utile et de lui faciliter la vie.

Au moment où elle poussait la porte du jardin, un bruit en provenance de l'arrière de l'étable la poussa à aller voir ce qui se passait là. Un peu essoufflée, elle aperçut grand-père Boucher en train de déposer des piquets de cèdre dans l'unique voiture des Boisvert.

— Voulez-vous bien me dire ce que vous faites-là, grand-père? demanda-t-elle, la voix remplie de reproches. C'est pas un ouvrage pour un homme de votre âge.

— Voyons donc, protesta l'homme de quatre-vingt-un ans. C'est pas forçant pantoute; je suis encore capable de faire ça.

— Je vous connais, grand-père. Après ça, vous allez me dire que vous êtes capable de remplacer les piquets de clôture qui ont pourri cet hiver. Il en est pas question, vous m'entendez?

— On est rendus à la mi-mai, dit Wilfrid Boucher. Ça fait au moins un mois que les animaux devraient être dehors. On n'est pas pour les garder en dedans tout l'été, calvince! On n'a presque plus de foin pour les vaches...

— Ça fait rien, grand-père. Amusez-vous à mettre les piquets sur la voiture si vous voulez, mais je veux pas vous voir toucher à la masse, ni à la tarière.

— C'est ça, mais toi, même si t'es en famille jusqu'aux yeux, tu peux aller piocher dans le jardin comme tu veux, rétorqua le vieil homme.

— C'est pas mal moins essoufflant, se contenta de répliquer sa petite-fille par alliance, avant de tourner les talons et après lui avoir adressé un regard plein d'affection.

Corinne n'avait pas regretté un seul instant d'être allée chercher le grand-père de son mari à l'hospice de Sorel l'hiver précédent quand elle avait appris qu'aucun membre de la famille Boisvert n'était prêt à lui donner asile. Il avait apporté chez elle sa bonne humeur et sa sagesse.

Elle travailla dans le jardin durant deux longues heures, soit jusqu'au moment où Rosaire revint de l'école du rang en affichant un large sourire. Lorsque Corinne le vit s'approcher de la clôture ceinturant le jardin situé à l'arrière de la maison, elle se releva péniblement autant pour s'essuyer la figure que pour masser ses reins douloureux.

Au fil des mois, l'orphelin avait grandi et pris du poids. Il avait surtout perdu cet air de chien battu qu'il avait à l'époque où il était le souffre-douleur des Boisvert, dans le rang Saint-André. Il n'était pas nécessaire d'être grand clerc pour se rendre compte qu'il était heureux dans son nouveau foyer d'accueil où Corinne le traitait beaucoup plus en frère cadet qu'en étranger.

— Pour avoir cet air-là, toi, t'as une bonne nouvelle à m'annoncer, lui dit-elle en lui décochant un sourire qui cachait mal son épuisement.

— Ben...

— Envoye! Dis-moi ça, lui ordonna-t-elle, pleine de tendresse.

— J'ai réussi mes examens, tous mes examens, lui annonça-t-il fièrement. Madame Proulx m'a même félicité.

— Là, je suis fière de toi, déclara Corinne, qui avait eu passablement de mal à convaincre le garçon de rester sur les bancs de l'école après que son beau-père, président de la commission scolaire, l'eut remerciée de ses services comme institutrice intérimaire l'hiver précédent. Je te l'avais bien dit que t'étais capable d'apprendre à lire et à écrire, lui rappela-t-elle... Va te changer et va apprendre la bonne nouvelle à grand-père. Il est encore dans l'étable. Laisse-le pas faire le train tout seul.

Rosaire pénétra dans la maison et Corinne demeura un long moment debout, les yeux dans le vague, à se demander ce qu'elle allait bien pouvoir servir à souper à ses deux invités permanents. Elle n'avait guère le choix. Il y aurait de la soupe et de la galette de sarrasin.

La mort dans l'âme, elle avait dû se résigner à ouvrir un compte au magasin général et à la boucherie Vigneault deux semaines auparavant parce qu'elle n'avait plus un sou. Le garde-manger était vide et il ne restait dans la cave que des pommes de terre germées. Elle avait acheté un morceau de

bœuf, de la mélasse, de la farine de sarrasin et de la farine de blé dans l'espoir que ces pauvres provisions dureraient jusqu'au retour de Laurent...

Une contraction douloureuse la prévint qu'elle devait cesser son travail dans le jardin. Elle appuya sa binette et son râteau contre la clôture et prit lentement la direction de la maison.

— Où est-ce qu'il peut bien être ? murmura-t-elle pour elle-même, le cœur serré, en montant sur la galerie.

Cette question, elle se la posait cent fois par jour depuis trois semaines, depuis qu'un nommé Lapierre était venu lui apprendre que son mari avait quitté le chantier à la fin du mois de février. Depuis, elle résistait à son envie d'aller voir Gonzague Boisvert, son beau-père, pour lui demander s'il avait reçu des nouvelles de son fils... Mais pourquoi Laurent aurait-il fait écrire à son père plutôt qu'à sa femme, qu'il avait quittée depuis le début du mois de novembre ? L'avait-il oubliée ? Avait-il décidé d'aller refaire sa vie ailleurs ? Était-il tombé malade quelque part ? Était-il mort ?

— Il sait pourtant que le petit s'en vient... Pour moi, il est à la veille d'arriver, se dit-elle pour s'encourager. Il peut pas faire autrement, c'est notre premier. Jamais je croirai qu'il a pas hâte de le voir. Je suis sûre qu'il va arriver cette semaine.

La jeune femme cherchait surtout à se persuader que son mari ne pouvait les avoir abandonnés, elle et son enfant à naître. Il ne pouvait être aussi sans-cœur...

— J'ai toujours été une bonne femme pour lui. Il a jamais rien eu à me reprocher. Il peut pas être parti comme ça, sans une bonne raison, se dit-elle en se lavant le visage à l'eau froide.

Puis, une pensée soudaine la fit pâlir et légèrement vaciller.

— Mon Dieu! Il manquerait plus qu'il lui soit arrivé quelque chose et qu'il soit mort tout seul, comme un chien, loin de chez nous.

En entendant Rosaire dévaler l'escalier qui conduisait aux chambres à l'étage supérieur, elle secoua la tête pour chasser les idées noires qui l'envahissaient si souvent depuis plusieurs jours.

Rosaire, vêtu de ses plus vieux vêtements, sortit précipitamment de la maison en laissant claquer la porte moustiquaire derrière lui.

Lorsque le garçon revint une heure plus tard en compagnie de grand-père Boucher, il poussait une brouette sur laquelle il avait déposé un bidon de lait cabossé. Il attacha ce dernier à un câble et le descendit dans le puits pour garder le lait au frais.

— J'ai fait le tour des clôtures, annonça Wilfrid Boucher à la jeune maîtresse de maison en s'assoyant sur la chaise berçante placée sur la galerie, près de la porte moustiquaire. C'est pas trop mal. Il va y avoir juste cinq ou six piquets à changer. Le reste est encore solide. Pour les pierres, par exemple, c'est une autre paire de manches. J'ai marché dans les labours que ton mari a faits l'automne passé. Il y a de la pierre en masse qui est remontée en surface. Il va y avoir pas mal d'ouvrage à faire pour les ramasser.

Corinne, demeurée à l'intérieur, se contenta de secouer la tête, dépassée par les tâches à venir. Si Laurent n'arrivait pas bientôt, ils allaient prendre un retard pratiquement insurmontable.



Le lendemain matin, Corinne eut l'agréable surprise de voir arriver ses frères Bastien et Simon.

— Viens pas me dire que tu viens m'annoncer que tu te fiances plus? dit-elle sur un ton plaisant au plus âgé de ses



Achévé d'imprimer en février 2010
sur les presses de Transcontinental-Gagné,
Louiseville, Québec.